

Une émouvante page d'histoire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 18

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194260>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE: un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

AVIS AUX NOUVEAUX ABONNÉS

Le *Conteur Vaudois* sera adressé gratuitement, jusqu'au 30 juin prochain, aux personnes qui prendront un abonnement à dater du 1^{er} juillet.

Les gâte-tout.

Lundi dernier, la Municipalité a demandé au Conseil communal les crédits nécessaires pour faire réparer les bâtiments de Montriond et établir des clôtures autour du Crêt.

Quant aux clôtures, rien n'est plus indispensable dans nos promenades publiques, où certains gens n'apprécient et ne respectent rien. Aussi la Municipalité a-t-elle eu raison de fermer provisoirement celle de Montriond, en attendant qu'elle ait pu l'aménager et en garantir les attraits contre de nouvelles déprédations.

Il a suffi, en effet, de laisser cette propriété pendant quelques jours seulement, ouverte à tous, pour qu'elle présentât bientôt un aspect de délabrement déplorable. De jolis sentiers, par lesquels on atteint sans fatigue le sommet du Crêt, serpentent en longs zig-zags sous les riants ombrages de la petite forêt qui est au nord de celui-ci ; eh bien, une myriade de gamins se glissant d'un lacet à l'autre, sur leur fond de culotte, ont détruit toutes les bordures, arraché les tapis de mousse, les petites plantes et les arbustes. Quelques-uns grimpaient comme des singes sur les arbres en faisaient craquer les branches avec un plaisir inouï.

Puis, le dimanche, parmi la foule qui s'acheminait vers le sommet du Crêt, on rencontrait des gens portant toute espèce de provisions de bouche, qu'ils allaient consommer par-ci par-là.

Pas une place verte qui ne fût souillée par des chiffons de papier maculés de graisse, pas un banc sur lequel on ne vit des pelures de saucisson, des croûtes de fromage, des coquilles d'œufs et des fragments de journaux.

Vous alliez chercher là un peu de verdure pour reposer vos yeux fatigués par les travaux de la semaine et vous repo-

ser un instant, pas possible : des bancs souillés comme nous venons de le dire par des débris de toute sorte, des gazons foulés, et au lieu de violettes, de primevères et autres petites fleurs printanières, les restes de nombreux pique-niques.

Telle a été l'inauguration de ce Montriond si ardemment convoité !

Lorsque la belle campagne du Denantou était gracieusement ouverte au public, par M. Haldimand, celui-ci éprouvait le plus grand plaisir à voir le travailleur s'y promener le dimanche, en famille ; il était heureux de pouvoir lui procurer quelque agrément en lui permettant de circuler librement dans les sentiers, autour des massifs ou des jets d'eau, et même jusque sous ses fenêtres. Mais nous nous souvenons que rien ne lui était plus désagréable que ces fragments de journaux, ces cornets vides laissés çà et là par les promeneurs.

Fichtre, il avait raison M. Haldimand ; et nous aimons à croire que la Municipalité installera à Montriond un gardien d'attaque et sans merci pour les gâte-tout ; un gardien qui n'ait pas froid aux yeux, intelligent, soigneux et actif comme le jardinier de Montbenon, par exemple, qui ne badine pas, celui-là !

L. M.

Une émouvante page d'histoire.

La *Gazette de Lausanne* publiait l'autre jour quelques extraits des mémoires que vient de publier le prince de Joinville, troisième fils de Louis-Philippe, en faisant remarquer que l'acte le plus retentissant de la carrière de ce prince fut son voyage à Sainte-Hélène pour y chercher les cendres de Napoléon.

Un beau matin, Louis-Philippe, accompagné de M. de Rémusat, ministre de l'intérieur, apparaît chez son fils et lui dit : « Joinville, tu vas partir pour Sainte-Hélène, et en rapporter les cendres de Napoléon. »

Ici s'ouvre une page d'histoire assez célèbre, qu'on ne relit jamais sans un vif intérêt de curiosité et que bon nombre de jeunes gens ne connaissent pas.

A la suite des événements de 1830,

qui amenèrent Louis-Philippe sur le trône, on se demanda généralement, et pendant longtemps, pourquoi l'Angleterre s'obstinait à garder sur le rocher de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon. Enfin M. Thiers, arrivant au ministère des affaires étrangères, fit auprès du gouvernement anglais des démarches qui eurent un plein succès. Le 12 mai 1840, M. de Rémusat, dans un discours plein d'élevation et de patriotisme, apporta à la Chambre des députés l'heureuse nouvelle. Il débuta en ces termes :

Messieurs, le roi a ordonné à S. A. R. Monseigneur le prince de Joinville de se rendre avec sa frégate à l'île de Sainte-Hélène pour y recueillir les restes mortels de l'empereur Napoléon.

La frégate chargée des restes mortels de Napoléon se présentera, au retour, à l'embouchure de la Seine ; un autre bâtiment les rapportera jusqu'à Paris : ils seront déposés aux Invalides. Une cérémonie solennelle, une grande pompe religieuse et militaire inaugureront le tombeau qui doit les garder à jamais.

Il importe, en effet, messieurs, à la majesté d'un tel souvenir, que cette sépulture auguste ne demeure pas exposée sur une place publique, qu'elle soit placée dans un lieu silencieux et sacré, où puissent la visiter avec recueillement tous ceux qui respectent la gloire et le génie, la grandeur et l'infortune.

A cette nouvelle inattendue, la Chambre se leva dans un transport unanime d'enthousiasme et d'orgueil. C'était, dans la soirée, l'événement de tout Paris, et, quelques jours après, celui de la France entière.

Dès le lundi 6 juillet 1840, l'équipage était réuni à Toulon, et un ordre du prince appelait tout le monde à bord de la *Belle-Poule* pour le lendemain, à midi.

Tout ce qui restait des compagnons d'exil de Napoléon était là. Citons tout particulièrement son ancien valet de chambre *Noverraz*, de Lausanne, où il était rentré après la mort de l'empereur. On voit encore à la *Violette*, chez un des membres de la famille, une petite armoire vitrée contenant plusieurs souvenirs de son ancien maître et de Sainte-Hélène, entre autres la grosse clef de Longwood.

* * *

On allait donc faire 5000 lieues pendant une absence de cinq mois, pour reprendre, dans une terre étrangère, les restes de celui qui, pendant vingt ans, y avait souffert de longues et inexprimables angoisses.

Durant ce long voyage, le vent changeant tout à coup, éloigna plusieurs fois la frégate du point vers lequel elle courait. La patience des marins était sans cesse mise à l'épreuve par des vents debout, des brises molles, des calmes. Le temps se trainait et l'ennui s'emparait du cœur de ces envoyés de la France.

Enfin, le 5 octobre, après six jours de calme, la brise s'éleva, les voiles s'arrondirent. Le vent soufflait de l'arrière, et le lendemain, le matelot qui veillait sur la vergue de misaine, apercevant un point à l'horizon, cria : *Sainte-Hélène!*... Le 8, après avoir lutté contre des vents contraires, la *Belle-Poule* abordait.

Le lendemain, 9, après une entrevue avec le gouverneur-général Middlemore, à Plantation-House, la mission alla visiter Longwood et le tombeau. Arrivé à une certaine distance de celui-ci, le prince mit pied à terre et se découvrit : tout le monde en fit autant.

Une grille, une pierre, deux saules pleureurs, voilà tout ce qui restait du maître du monde. Son nom n'y était pas même inscrit. L'empereur s'était souvent assis à l'ombre de ces deux saules, à proximité d'une petite fontaine, dont il trouvait l'eau fraîche et limpide.

Toute la nuit du 14 au 15 fut consacrée aux préparatifs de l'exhumation, qui nous est ainsi racontée par le comte de Las Cases :

On partit à dix heures du soir, et on arriva au tombeau à minuit. Un quart d'heure après, les travaux commencèrent à la lueur des lanternes. Une pluie froide, chassée par le vent, ne cessait de tomber. L'enlèvement de la maçonnerie en ciment romain, fortifiée par des crampons, et dans laquelle se trouvait scellée la dalle qui recouvrait le tombeau, fut long et difficile; ce fut un travail qui demanda des heures. Le ciment étant devenu très dur, il fallut enlever cette maçonnerie avec la pioche et le ciseau.

Ce fut au milieu d'une émotion profonde que l'exhumation fut poursuivie. Le prêtre alla chercher un peu d'eau à la source, et se retira dans la tente établie près de là, pour la consacrer par les prières de la religion. Il était 4 1/2 heures du matin. La pluie et le vent redoublaient de fureur. Vers 6 heures, le revêtement ébranlé céda. Il fut enlevé. On aperçut alors la large dalle envoyée d'Angleterre, qui couvrait le caveau dans toute sa longueur.

Il était 8 heures. Les travaux furent suspendus. Les ouvriers furent éloignés, et chaque membre de la mission alla revêtir son grand uniforme. On forma une double haie de soldats autour de la tombe et de l'enceinte extérieure.

La dalle fut soulevée. Tout le monde se

découvrit. Le prêtre s'avança alors à la tête du tombeau, avec un enfant de chœur portant le bénitier et un autre enfant portant la croix. Les témoins anglais se pressaient derrière la croix; les témoins français s'étaient réunis derrière l'abbé Coquereau. La dalle fut enlevée et on aperçut le cercueil. Il était 9 1/2 heures.

Tout d'abord, le cercueil en acajou ne présentait aucune altération; quelques-uns des clous qui en fixaient les parois étaient même brillants comme au premier jour. A l'aide de forts cordages, le cercueil fut soulevé et quitta le lit de pierre où il reposait depuis bientôt vingt ans.

La pluie était toujours battante. Douze soldats du 91^{me} s'avancèrent, précédés de la croix et du prêtre, suivis des cortèges français et anglais. Ils placèrent le cercueil sur leurs épaules et le portèrent sous la tente. La première enveloppe fut enlevée avec précaution par le docteur Guillard. Elle en laissa voir une seconde toute en plomb. Les plombiers arrivèrent à une troisième caisse en bois des Iles. La planche supérieure fut détachée: alors le dernier cercueil, le quatrième, en ferblanc, se présenta aux regards des assistants. Il fut ouvert avec le ciseau. Les assistants se rapprochèrent. On aperçut d'abord un coussin de satin blanc, qui garnissait, à l'intérieur, la paroi supérieure du cercueil. Il s'était détaché et servait comme de linceul au corps.

Quels avaient été les ravages de la mort pendant les vingt années qui venaient de s'écouler?... On trouva le corps étendu doucement, revêtu de l'uniforme des chasseurs de la garde; l'empereur mort portait le ruban et la grande plaque de la Légion d'honneur, une culotte de casimir blanc, des bottes éperonnées. Le chapeau était déposé sur les genoux. Les assistants, interrogeant les témoins de la mort de l'empereur, virent aussitôt qu'ils le retrouvaient tel qu'ils l'avaient enseveli.

Une mousse légère couvrait le corps: on eût pu croire qu'on l'apercevait à travers un nuage diaphane. C'était bien sa tête fière et grande, son large front, ses yeux dont les paupières dessinaient les orbites; elles étaient encore garnies de quelques cils, les joues étaient gonflées; son nez avait seul souffert, mais dans la partie inférieure; sa bouche entrouverte montrait trois dents d'une éclatante blancheur; l'empreinte de la barbe était bien distincte sur le menton; les deux mains semblaient appartenir à un être vivant, tant elles avaient de ton et de coloris. Les ongles avaient poussé après la mort; ils étaient longs et blancs; une botte décousue laissait passer les doigts des pieds d'un blanc mat; son habit vert, à forme échancrée sur le devant et à parements rouges, était facile à reconnaître; les couleurs étaient encore visibles; les grosses épaulettes d'or étaient noircies, ainsi que quelques autres décorations; la couleur rouge du grand-cordon de la Légion d'honneur tranchait avec le blanc du gilet. Les deux vases contenant le cœur et les entrailles étaient entre les jambes.

L'identité étant complète, on referma le cercueil de ferblanc, qui fut mis successivement dans quatre nouvelles enveloppes. A trois heures, tout était terminé.

Le gouverneur anglais fit la remise officielle des restes de Napoléon. Pendant ce temps, les chaloupes décorées d'aigles et d'ornements noirs, avaient accosté le quai. Quelques minutes après, le corps y était descendu.

A six heures, on poussa au large; les trois couleurs parurent à la tête du mât, un immense éclair illumina l'horizon, une ligne de feux sillonna les flancs de la *Belle-Poule*, de l'*Oreste* et de la *Favorite*. On y répondit d'autre part: 100 coups de canon annoncèrent que tu nous appartenais de nouveau, ô toi, notre maître et le maître de l'avenir, sublime Empereur! La marche des canots fut lente, et trois fois, pendant le trajet, des bordées de 100 coups de canon les saluèrent.

Le cercueil couvert du manteau impérial, entouré d'intrépides officiers dans la tenue d'une grave cérémonie, d'un prêtre aux habits sacerdotaux, présentait un noble spectacle au milieu du calme de la mer. On présenta les armes, le tambour battit aux champs, et le cercueil porté par nos matelots fut placé sur une estrade; puis le prêtre prononça à la clarté des torches les prières de l'absoute. Le corps fut gardé par quatre sentinelles d'honneur relevées d'heure en heure.

Le corps resta toute la nuit en chapelle ardente sur le pont de la frégate. Le 16, après une cérémonie religieuse à bord, il fut descendu dans l'entrepont, où une chapelle ardente était préparée. C'est là qu'il est resté jusqu'au moment du transbordement, à Cherbourg, où la frégate aborda à la fin de novembre, après 42 jours de traversée.

L'équipage passa plus d'une semaine à Cherbourg, au milieu de l'attendrissement général. Près de 100,000 âmes vinrent successivement s'agenouiller auprès du cercueil, qui fut ensuite transporté sur la *Normandie*, le 8 décembre au matin, pendant que tous les forts le saluaient de mille coups de canon.

La *Normandie*, suivie de deux bateaux à vapeur, s'avança rapidement dans la Manche, sans perdre de vue les côtes de France où toutes les populations étaient accourues. Bientôt elle entra en Seine, mais arrivée à Val-de-Lahaye, ne pouvant remonter plus haut le fleuve, un nouveau transbordement devint nécessaire. La *Dorada* devint le bateau catafalque. Elle était accompagnée et précédée de plusieurs vapeurs. L'arrivée de la flotille à Rouen se fit au milieu d'une immense population. A Elbeuf, même enthousiasme, et ce fut au milieu de pareils transports qu'elle continua sa route.

Plus nous approchions de Paris, plus l'affluence était grande. Tout Paris semblait s'être élancé au-devant de celui qui l'avait fait si grand.

Le 15 décembre, dès 5 heures du matin, le canon des Invalides annonçait la cérémonie. Tout Paris était sur pied. A 9 heures, le char impérial arriva au débarcadère de Courbevoie; il était traîné par seize chevaux noirs ornés de panaches blancs. La hauteur totale du char et de ses ornements était de 10 mètres, largeur 5 mètres, longueur 10 mètres, poids 13,000 kilogrammes.

L'affluence des spectateurs était immense. L'hiver ne fut jamais plus rigoureux que ce jour-là.

Ici suit la description du cortège qu'il ne nous est pas possible de donner,

ainsi que bien d'autres détails, vu le format de notre feuille.

Le char s'arrête un moment sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile, dominant de là tout le cortège, serré en masses profondes dans les deux immenses avenues qui aboutissent à cette hauteur.

A 1 heure et demie, le cortège débouchait sur la place de la Concorde aux cris de *Vive l'Empereur!* poussé par un million de voix. Le canon des Invalides tonnait. A deux heures, le char s'arrêta devant la grille principale. A cette grille, une tenture noire, rehaussée d'ornements d'argent et d'or, était soutenue par deux colonnes triomphales et par de nombreux faisceaux enrubannés. Les colonnes, portant de très grands trépieds, servaient d'appui à droite et à gauche à deux tribunes réservées pour les invalides.

Aussitôt le cercueil a été descendu et porté à bras par 36 marins, jusqu'au porche dressé dans la cour royale, où Monseigneur l'Archevêque de Paris l'attendait, assisté de tout son clergé.

Ainsi furent effacées les deux dates affreuses de 1814, 1815, dates funestes de trahisons, de défaites, d'invasions, de captivité.

* * *

Vient ensuite tout le détail de l'importante cérémonie des Invalides, où Louis-Philippe assista, entouré de sa famille, et après laquelle, pendant huit jours, l'église resta ouverte au public, avec ses riches tentures, ses bougies, ses lampes brûlantes, l'odeur et la fumée de l'encens. Plus de 200,000 personnes se pressaient tous les jours aux abords de l'Hôtel.

Le 6 février, le cercueil fut transporté dans une chapelle ardente à droite de l'Hôtel, sous l'un des petits dômes des Invalides.

Un jour de pluie.

Il existe des personnes dont les goûts sont changeants; elles oublient le livre lu pour le livre nouveau, la fleur fanée pour celle qui va s'ouvrir, la mode d'hier pour celle d'aujourd'hui. Si la nature elle-même ne leur apportait pas de fréquentes variations, les arbres toujours fleuris et le ciel toujours bleu finiraient par les ennuyer; elles en arriveraient sans doute à dire avec un poète cette étrange parole :

Il peut nous lasser, l'azur sans nuage!

Ceux qui aiment les impressions variées, ceux que le beau temps même finit par fatiguer, peuvent être contents aujourd'hui, car il pleut.

Quel jour sombre! quelle mélancolie dans les arbres immobiles! quelle tristesse, cette pluie qui tombe sans relâche, répand autour de nous et jusque dans notre cœur!

Mais il faut un peu de changement, et puisqu'aujourd'hui le soleil se cache, que les oiseaux se taisent, il nous reste à nous contenter de ce qui se trouve à

notre portée : les parapluies qui passent.

A Rome, paraît-il, dans un temps bien ancien, on reconnaissait les patriens, non pas à leur noble démarche ni à leur toge majestueusement drapée, mais à leur parapluie! Aujourd'hui, comme alors, ce meuble est indiscret et trahit le caractère et la position dans le monde de son possesseur. Il est donc bien capable de tromper les ennuis d'un jour de pluie.

En voilà justement un qui s'avance. C'est un parapluie de bonne maison, fait de toile solide, de fortes baleines et soutenu par une canne qui ne doit avoir peur de rien. Malgré sa lourde apparence, il paraît léger à la main vigoureuse de celui qu'il préserve.

Il semble que maître et parapluie ont été créés l'un pour l'autre. Tous deux ont l'air fort et énergique et me font penser qu'ils vont, profitant de ce jour de pluie, conclure une bonne affaire à laquelle le campagnard pense depuis quelque temps.

En voici un autre qui passe dans ce moment; il est joli, léger, mignon, de trop petites dimensions pour être pratique; il sautille et fait de gracieux petits mouvements de bas en haut. En arrivant à la maison, sa coquette maîtresse devra sans doute faire sécher ensemble son parapluie et le bas de ses jupons.

Le type qui suit a des allures bien différentes. C'est le parapluie du syndic de la commune, qui, en prévision des votes prochains, a fait un bout de toilette et s'en va écouter un peu ce qui se dit à l'auberge voisine. M. le syndic marche sans se presser, ne s'occupant en apparence que du temps qu'il fait, et son parapluie qui ne veut pas avoir l'air d'y toucher non plus, tourne lentement sur lui-même. Il paraît content de sa position et ne demande qu'à la conserver.

Voici encore un autre parapluie. Il n'a pas l'air, celui-ci, d'avoir jamais joui des biens de la terre. Il est vieux, laid et a passé par les mains du chaudronnier, raccommodeur de cannes, de parapluies et d'ombrelles. Une grande pièce plus foncée que le reste, et cousue à longs points, attire les regards. C'est un riflard humble, mais philosophe aussi; tandis que ses confrères plus fortunés tournent ou sautillent dans les mains de leurs maîtres, lui repose mélancolique, mais résigné, sur l'épaule du sien.

Les deux sont rapiécés, les deux semblent dire : « Il n'y a pas grand chose à faire pour nous de quel côté que nous nous dirignons. »

* * *

Depuis un moment, la pluie a cessé de tomber; voilà ma vieille petite voisine qui sort de chez elle, tenant contre

sa poitrine et entouré de son bras un immense parapluie de couleur jaunâtre, un héritage de la maison paternelle, sans doute. Il est serré avec une solide attache noire, ce qui force les baleines à s'entrecroiser dans le bout en forme de cornet.

Ce parapluie ainsi attaché me semble un présage de beau temps!

Ah! qu'il revienne vite, car vraiment nous préférons les jours de soleil et les ombrelles aux journées pluvieuses et aux parapluies. Aussi nous dirons toujours, malgré ce poète que le beau ciel ennuie :

Il ne peut nous lasser, l'azur sans nuage.

M^{me} DESBOIS.

La divination.

Monsieur le rédacteur,

Votre amusante histoire de somnambule, publiée dans le *Conteur* de samedi dernier, m'a rappelé un joli tour, qui fait toujours son effet, et ne demande, pour être bien exécuté, qu'une bonne mémoire. Voici comment on procède.

La voyante et son compère connaissent par cœur un vocabulaire de phrases correspondant chacune au nom d'un objet usuel, comme par exemple :

<i>S'il vous plaît</i>	signifiera	Un chapeau.
<i>Dites-moi</i>	»	Une canne.
<i>Voulez-vous</i>	»	Une montre.
<i>Je vous prie</i>	»	Un monsieur.
<i>Ayez la bonté</i>	»	Une dame.

Avec un vocabulaire parfaitement établi d'avance et connu des deux compères, pour exécuter le tour, rien n'est plus facile et rien n'étonne davantage les badauds que cette prétendue divination. On bande les yeux à la pseudo-somnambule, et son compère lui pose des questions auxquelles elle répond sans hésiter et sans que le public se doute de la supercherie. Par exemple, le compère, touchant le bras d'une dame, demande :

— Ayez la bonté de me dire ce que je touche?

La voyante répond :

— Une dame!

— Et ceci, s'il vous plaît?

— Un chapeau!

On peut imaginer une foule de combinaisons de ce système primitif : il suffit de connaître bien le vocabulaire et que le compère ne se trompe pas dans les phrases correspondantes.

B. L.

Lo vilhio cocher et Henry Druey.

C'étâi après 45, l'annâie dè ellia revoluchon iò lè ristou, que gouvernâvont lo canton, aviont du débagadzî dè pè lo tsaté dè Lozena, et iò lo grand citoyein Henry Druey, on hommo dè cabosse et qu'étâi d'attaque, avâi étâ nonmâ président dâo nové gouvernemeint.